

JACQUES CLERC

Sculptures parmi les mots 1984-2000

Texte de Bernard Noël

Photographies "In situ" de Henri Maccheroni

TOUR DE CREST (Drôme) ÉTÉ 2000

LES APPELANTS

Tant de violences que rien ne saurait ni expliquer, ni racheter, et cependant qu'elles laissent en nous une inguérissable plaie d'ombre, nous ne désespérons pas d'un sens qui, tout simplement est la vie. Ou plutôt, nous vivons, opposant cette pratique en quelque sorte minimale aux blessures et à la destruction que le fait de vivre ne cesse dans le même temps de nous infliger. L'humain, sans doute, est principalement constitué de la connaissance de cette dualité, mais davantage encore du refus obstiné de la considérer comme à jamais irrémédiable.

La colonne pourrait être la forme par excellence de cette obstination. Elle fait signe à un redressement fondateur, qui évoque à la fois la station droite et toute la charge contenue dans le mot " debout ". La colonne élève et conserve la trace d'un geste : elle fixe dans l'espace un instant éphémère, et donc le change en durée. D'où son pouvoir d'attraction car elle immobilise le temps et en fige la substance au milieu de l'espace, croisant ainsi devant nous et manifestant les deux éléments dans lesquels notre vie se déroule sans les voir. Au fond, cette chose verticale et muette trouve le moyen, par sa seule présence, de convoquer l'invisible et d'en être la parole.

La colonne a développé sa forme depuis le bâton jusqu'à la tour, mais cette forme est partout prétexté par une fonction qui en voile la puissance naturelle ou la détourne. Existe-t-il, à part celles de Jacques Clerc, d'autres colonnes qui

soient à ce point " mentales ", c'est -à - dire non utilitaires, tout en étant très matériellement dressées devant nous? L'impression, tout à coup, devant leur groupe d'une plantation de pensées incite à les qualifier de " mentales ". Mais voici qu'à considérer leur verticalité, leur couleur, leur matière, on sent que la réflexion s'affole parce que la vue seule est satisfaite. C'est la vue qui remarque, ici, une coulée de plomb dans les fentes du bois et, là, un triple encerclement, et sur cette autre, la succession bien réglée de renflements géométriques. Tout cela, qui est purement visuel, assouplit la rigueur rigide et pourrait y inscrire des signes à déchiffrer. Le regard insiste, et touche, et glisse, et compare : il prend plaisir à cette investigation tandis, que derrière lui, la réflexion réclame toujours plus d'informations. Contempler l'une, puis l'autre, puis l'ensemble ne produit néanmoins aucune de ces identifications qui ont pour effet de recouvrir l'oeuvre de tout un fourmillement de références.

Les colonnes de Jacques Clerc résistent : elles sont rebelles à la représentation et, en somme, refusent d'être autre chose que la chose toute dressée qu'elles sont. Cet entêtement à la concision, au mutisme, à l'imperturbable est justement ce qui les " mentalise " et fait de chacune le signal d'un événement intérieur. Après les avoir interrogées selon la méthode habituelle qui, en chaque chose, dévisage une ressemblance ou un poteau indicateur, le regard se trouve renvoyé à son propre mouvement et questionné sur sa perception de l'espace. Il ne s'agit plus de savoir qui est là ou ce qui est là, mais d'entrer dans une relation dont le seul but est de se développer.

Tout change alors à mesure que le spectateur s'aperçoit que sa volonté de compréhension relève en fait des violences qu'on fait à l'Autre pour s'approprier son sens et en finir, mais qu'ici devant ces colonnes, il vient de rencontrer une attitude inverse : la violence du calme - laquelle est aussi l'une des qualités de l'obstination. Le groupe des colonnes, avec ses différences de matière et ses modulations de la verticale, s'écarte alors de plus en plus de la représentation telle qu'on la conçut dans les arts du volume pour orienter la réflexion vers la seule écoute d'une présence dépourvue de discours. Écouter le silence fait surgir en nous une scène vide où chaque colonne plante un "i " : la lettre-cri que les yeux lisent en voyant l'air se déchirer devant chaque forme,

et chacune émerger encore et encore de cette déchirure ouverte à l'infini vers le haut.

On est dans cet élan qui, imperceptiblement, change la forme en une force ascendante, bien avant de se dire que ces colonnes ont chaussé leur tête – et d'observer que leur piétements, tous différents et semblables, ne sont pas des socles mais des chapiteaux et que ce renversement fait partie de l'érection où il est normal qu'elle s'arrête. La forme immobile est de cette façon orientée vers le sans fin et se trouve dynamisée par cette position. On s'étonne à présent de n'avoir pas noté d'abord un des caractères les plus frappants de ces colonnes et d'avoir pris pour des " pieds " un attribut capital.

Les mots, il est vrai, ont la manie de courir vers l'explication plutôt que de laisser agir les formes qui, elles, ne parlent qu'à travers leur contact avec l'espace. Chaque forme diffuse autour d'elle l'équivalent d'un son ou d'une couleur et le groupe de celles-ci récompense l'attention par un accord dont chacune fait varier l'intensité. La plus grande, Zakkor, fixe une double vibration que le regard adopte avant de ressentir combien l'acier change de nature quand il est fiché en l'air. Mais le bois et le plomb ne s'enlacent pas non plus sans créer des métamorphoses provisoire sous le toucher des yeux. Puis la forme soulève une fois de plus l'espace et le pousse vers là-haut tandis que tout le corps s'émeut à l'éveil en lui d'un appel très ancien.

Ces pieux bien droit plantés par Jacques Clerc ne sont pas là pour faire beau : ils sont là pour convoquer, pour inviter à la palabre avec soi-même, et dès que cela est ressenti, il y a de la mémoire et du deuil dans l'air, bref toute une parade d'ombres et de passants aux visages décomposés. Le silence est un appelant et de même l'érection, sauf que pareillement dressés dans l'immuable, ils crèvent notre petit présent pour y précipiter des présences que le mot " souveni " désigne mal puisqu'il s'agit de figures devenues nos mythes intimes et les forces naturelles de notre pensée.

Bernard Noël